

María Manuela Merino García, University of Jaén, Spain

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.4.77-87

Entre Alexandrie et la France : les lieux de *La Triomphante* de Teresa Cremisi

Between Alexandria and France: the Places of *La Triomphante*
by Teresa Cremisi

RÉSUMÉ

Nous proposons une étude de *La Triomphante*, premier roman de Teresa Cremisi, qui narre le voyage de la protagoniste du sud au nord de la Méditerranée. En prenant comme point de départ les études de Paul Ricœur, notre analyse du voyage unira le concept de l'identité narrative, qui va de la mêmété à l'ipséité dans la découverte de l'altérité, au triple schéma du voyage proposé par Xénophon : anabase, parabase et catabase.

Mots-clés : Teresa Cremisi, voyage, identité narrative, anabase, parabase

ABSTRACT

We propose a study on *La Triomphante*, the first novel by Teresa Cremisi, which narrates the journey of the protagonist from the south to the north of the Mediterranean. Taking Paul Ricœur's studies as a starting point, our analysis of the journey will unite the concept of narrative identity, which goes from sameness to ipseity in the discovery of alterity, to the triple schema of the journey proposed by Xenophon: anabasis, parabasis and katabasis.

Keywords: Teresa Cremisi, travel, narrative identity, anabasis, parabasis

1. Introduction

La Triomphante est le titre du premier roman de Teresa Cremisi, ancienne éditrice chez Gallimard et ex-PDG chez Flammarion, qui débute en 2015 avec ce roman autobiographique pour lequel elle a reçu le prix Méditerranée en 2016. Récemment, en juin 2021, elle a publié chez Gallimard son deuxième ouvrage *Chroniques du désordre* qui rassemble une sélection de cent chroniques que depuis trois ans elle présente au *Journal du Dimanche*, dans la section « Ma tasse de café ».

Teresa Cremisi choisit comme titre pour son premier roman le nom d'une corvette qui partit le 1^{er} janvier 1841 en Océanie à la conquête des Îles Marquises. C'est à la fin du roman que la narratrice-auteure nous explique le titre et le justifie, en disant qu'elle a trouvé à Paris chez un antiquaire

María Manuela Merino García, Departamento de Lenguas y Culturas Mediterráneas, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, Universidad de Jaén, Edificio D2, Despacho 108, Campus Las Lagunillas, s/n, 23071 Jaén, mmerino@ujaen.es, <https://orcid.org/0000-0003-3307-0884>

une liasse de dessins au crayon, signés Ed. Jouneau. [...] Il la dessine ployée par les vents de tempête ou les voiles affalées par le calme plat, devant des profils côtiers ou en pleine mer, parfois seule, parfois précédant une flottille. [...] Je commence à bien le connaître, ce cher Ed. Jouneau. Il s'appelle François de Sales, Guillaume, Édouard [...]. Le 1^{er} janvier 1841, il embarque à bord de *La Triomphante* qui met les voiles vers l'Océanie sous le commandement de Marie-François Sochet. Je suis presque sûre qu'il participe en avril 1842 à la prise de possession des îles Marquises (Cremisi, 2015, pp. 208–210)¹.

C'est par ce procédé de l'ekphrasis qu'à la fin du roman est dévoilée l'allégorie sur laquelle se construit cette image du vaisseau voguant les mers :

Au fond, c'est ce nom qui m'a séduite ; je dois être comme Jouneau ; j'aurais, comme lui, aimé plus que tout embarquer à bord d'un navire français qui m'aurait assuré des triomphes à venir [...]. J'ai vécu comme j'ai pu ; j'ai mieux que survécu : j'ai eu de la chance. Mais il n'y a pas eu de *Triomphante* pour moi (p. 211).

Ce ton pessimiste de la fin contraste avec l'esprit d'adaptation aux divers changements que vit la protagoniste. En effet, née à Alexandrie, elle quitte l'Égypte avec ses parents après la crise du Canal de Suez pour s'installer d'abord en Italie, puis en France. Leur voyage est le voyage des exilés du sud vers le nord, mais c'est aussi celui de la rencontre de l'Autre. Le choc initial de cette rencontre s'estompe vite par le désir de la narratrice de s'assimiler à la langue et à la culture de l'Autre, qui sera ici représenté dans son espace. Mais cette découverte de l'altérité se mêle, dans le récit, à celle de l'ipséité de la femme alexandrine qui, tel un vaisseau, voyage vers le bonheur. Parmi ses compagnons de voyage, citons, entre autres, Homère, Stendhal, Conrad, ou Lawrence d'Arabie, qui la poursuit comme un modèle².

Le voyage étant l'essence même du roman, dans notre analyse, les concepts d'ipséité et de mêmeté, tels qu'ils ont été formulés par Paul Ricœur, seront fondamentaux pour comprendre l'œuvre, car ils dévoileront l'identité de la protagoniste et son rapport à l'altérité³, inhérent à tout voyage. Un autre concept clé pour Ricœur est celui de l'identité narrative qui est fondamentale pour comprendre la dialectique entre la mêmeté et l'ipséité ; comme le dit l'auteur :

¹ Toutes les citations se référant à cette œuvre paraîtront désormais avec le numéro de page seulement.

² La parution du roman a suscité un grand intérêt dans les médias. Voir à ce propos Leyris (2015) « Autoportrait de l'éditrice en exilée acclimatée », in https://www.lemonde.fr/livres/article/2015/05/28/autoportrait-de-l-editrice-en-exilee-acclimatee_4642364_3260.html, et « La Triomphante » de Teresa Cremisi, in <https://www.radiofrance.fr/franceinfo/podcasts/le-livre-du-jour/teresa-cremisi-la-triomphante-7711601>.

³ En effet, l'auteur étudie le problème de l'identité personnelle, et oppose l'identité comme *mêmeté* (du latin *idem*) qu'il trouve dans la permanence du code génétique, le caractère, et l'identité comme *ipséité* (du latin *ipse*) qu'il rattache à *la parole tenue*, « une chose est la persévérance du caractère ; une autre, la persévérance de la fidélité à la parole donnée » (Ricœur, 1990, p. 148).

[à] la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie, selon le vœu de Proust (Ricœur, 1985, pp. 355–356).

D'après les concepts énoncés, dans *La Triomphante*, nous avons affaire à une identité narrative qui se construit dans l'évolution et le changement, au fur et à mesure qu'avance le récit. Cette identité narrative est dévoilée par la voix de la femme exilée qui écrit le récit rétrospectif de sa vie, naviguant du sud vers le nord. Dans le *pacte* d'écriture, l'on découvre l'identité du sujet qui écrit et relit sa vie. Ce discours au féminin et à la première personne transporte inévitablement une image de la narratrice-auteure qui se définit au contact avec l'Autre pour nous montrer son identité à elle qui concerne la mêmeté et l'ipséité.

D'autre part, le voyage sera aussi envisagé en tant que déplacement dans l'espace ; en ce sens, nous nous proposons d'analyser ici ses différents mouvements, qui vont de l'anabase à la catabase, en passant par la parabase, mouvements que nous interpréterons au sens propre⁴.

Cette double approche du voyage fera l'objet de notre étude : le premier volet portera sur la construction de l'identité narrative, et le second sur le triple schéma du voyage proposé par Xénophon.

2. Le voyage et la construction de l'identité narrative. Anabase, parabase et catabase.

Le livre est structuré en cinq parties, intitulées : « Tôt le matin », « Fin de matinée », « Après-midi », « Neuf heures du soir » et « Minuit et demie ». Chaque partie est divisée en petits chapitres séparés par des astérisques. Cette disposition temporelle des différentes parties, selon les moments de la journée, est une métaphore de la vie de la protagoniste avec ses différentes périodes : l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte, l'âge mûr et la vieillesse. Ainsi contemplés, les moments les plus reculés sont les plus longs et ceux qui occupent une plus grande extension dans le livre. C'est dans cette textualisation temporelle, suivant un ordre chronologique, que la narratrice instaure son identité personnelle et son identité narrative, au sein de laquelle le sujet peut voir reflétée dans les personnages fictifs la dialectique entre

⁴ Le *Trésor de la langue française* définit l'anabase comme le « [t]itre d'un ouvrage de Xénophon, racontant l'expédition de Cyrus le Jeune contre son frère Ataxerxès II et la retraite des "Dix mille" après la Bataille de Cunaxa ». Du point de vue étymologique, le terme est défini comme un emprunt du grec ἀνάβασις « action de monter, ascension, expédition de la mer vers l'intérieur montagneux d'un pays ». La parabase est définie au sens étymologique comme un emprunt au grec παραβάσις « action de franchir, de se détourner de ; digression, action de marcher ». Quant au terme catabase, du grec κατάβασις, il n'est pas recueilli dans les dictionnaires consultés, mais dans l'ouvrage de Xénophon, pour désigner le retour des mercenaires vers la mer, la descente (Jenofonte, 1999, pp. 72–174).

la mêmété et l'ipséité. L'identité narrative permet donc, la relation littérature-vie. En effet, l'auteure, en s'autoproclamant personnage de son œuvre, instaure son identité narrative qui va lui permettre d'aller de la mêmété à l'ipséité, comme nous allons voir.

La phrase qui ouvre le roman nous situe sur le plan de la mêmété de la protagoniste qui présente ainsi son goût du voyage : « j'ai l'imagination portuaire » (p. 11). Cette essence de son caractère qui fonde son identité personnelle revient comme une métaphore filée tout au long du roman pour en assurer sa cohésion⁵. La narratrice le reconnaît vers la fin du livre : « [q]uant à moi, cela fait des semaines que je navigue sur les océans, exactement comme j'en rêvais enfant » (p. 210).

Un autre trait inhérent à son caractère est son amour pour les lectures :

Certains livres ont été si importants dans mon existence ; je veux dire qu'ils étaient là dans les moments où la vie s'accélérait et prenait un tournant. Ils y ont joué un rôle déterminant. J'ai même cru entendre des voix fraternelles se lever des pages de Stendhal ou Conrad ou Proust et j'ai pris des décisions en tenant compte de ce qu'elles disaient (pp. 142–143).

En effet, le roman est parsemé de références à ces auteurs, et même d'intertextes qui l'ont marquée. Signalons à titre d'exemple l'un des plus importants, car il renforce sa mêmété ; il appartient au récit maritime de Joseph Conrad, *Ligne d'ombre* :

Je faisais miennes aussi les phrases qui accompagnaient mon nouveau départ : « Un navire ! Mon navire ! Cette barque m'appartenait. Je n'avais jamais soupçonné son existence. J'ignorais son aspect ; j'avais à peine entendu son nom, et pourtant nous étions indissolublement unis, pour une certaine partie de notre avenir, destinés à sombrer ou à naviguer ensemble » (p. 145).

Enfin, la mémoire aide aussi à forger la mêmété de la protagoniste, qui parcourt les différents moments de sa vie, comme nous avons déjà dit.

Ainsi, la première partie est la plus tendre, car elle nous montre l'enfance de la protagoniste à Alexandrie, « de l'autre côté de la Méditerranée » (p. 12). Cette ville méditerranéenne qui a eu un passé plusieurs fois glorieux appartient au début des années quarante à une civilisation finissante qui

porte en soi quelque chose de désordonné, d'incohérent, d'élégant. La coexistence du souffle de l'Histoire et de bruits avant-coureurs de la modernité, le parfum de la pourriture, la lèpre qui mange les murs, les fleurs sauvages et indisciplinées, les rires d'une liberté impertinente, le fatalisme joyeux » (pp. 12–13).

⁵ Par exemple, après leur installation en Italie, elle parle de son adaptation à la nouvelle vie et de l'inadaptation de ses parents en ces termes : « Bien plus grave et inévitable était la séparation qui s'opérait avec mes parents. En devenant tout à fait milanaise, leur fille s'éloignait plein vent. Je naviguais de mon côté, ils dérivait sur leur radeau de solitude [...] les deux naufragés » (p. 85).

Pourtant, c'est ici que la protagoniste a vécu ses premiers moments de bonheur. Son lieu idéal : la baie d'Aboukir, « un arc très évasé, ouvert aux vents » (p. 13), où elle passe les après-midi de son enfance avec son père ; ils y vont chercher des oursins. Pour la présentation de cet endroit, la narratrice se sert à nouveau du procédé de l'ekphrasis et nous décrit une photo ancienne :

L'image laisse entrevoir cet arc alangui, ce sable uniforme, des rochers sombres affleurant çà et là, servant d'appui à de petites plates-formes en bois. Des cafés, des restaurants (difficile de les appeler ainsi...). Même si cette photo a été prise bien avant les après-midi de mon enfance, rien n'a changé dans mon souvenir (p. 13).

Cette image idéale de la baie d'Aboukir reste pour la protagoniste un espace de rêve, qu'elle garde et chérit au plus profond de sa mémoire. C'est un souvenir dont elle se sent très fière et elle « remercie le ciel d'avoir pu vivre, il y a longtemps, des fins d'après-midi dans un endroit oublié, silencieux, avec des oursins et des ciseaux rouillés » (p. 14). C'est aussi grâce à son père qu'elle a connu la bataille d'Aboukir qui eut lieu le 1^{er} août 1798, et qui fut un désastre pour les troupes napoléoniennes⁶.

Sa vision enfantine de la Méditerranée sera complétée par les voyages d'été avec sa mère qui lui font découvrir la Suisse, mais aussi des villes méditerranéennes comme Naples, Gênes ou Marseille. C'est ainsi qu'elle prend contact avec l'autre côté de la Méditerranée et raconte avec enthousiasme leur découverte d'un petit port de la Côte d'Azur : Antibes, qui « à cette époque rayonnait de ses charmes et avait tout pour me plaire. C'était la France, mais une France si douce, si méditerranéenne, si lumineuse » (p. 29). Ces trois adjectifs attribués à la France : *douce*, *lumineuse* et *méditerranéenne*, transmettent les connotations positives d'un endroit rêvé, image d'un lieu idéal, exotique, parce qu'il n'y avait « aucun mendiant (ce qui me parut le comble de l'exotisme) » (p. 30). Mais c'est surtout les remparts qui lui font plonger dans la rêverie :

Il y avait les Remparts : je pouvais du haut de ces murailles regarder la mer au loin et rêver – secrètement comme d'habitude – aux flottes ennemies s'approchant, aux bâtiments adroitement embossés pour pouvoir cartonner avec précision la ville fortifiée. Il y avait un port, petit mais bien protégé, dominé par un fort carré (p. 30).

⁶ La narratrice-auteure nous découvre ainsi son goût pour les batailles, pour la lecture de celles-ci dont les souvenirs s'accumulent dans sa mémoire : « À cause des après-midi d'Aboukir, des oursins et des couchers de soleil regardés en silence, j'ai souvent rêvé devant les batailles navales exposées dans les musées d'Europe ; je me suis lancée [...] dans une traduction de *Salambô*, le plus tonitruant et sanguinaire des romans à ma portée » (p. 15). Un peu plus loin, elle recrée dans son imagination cette bataille navale, dont elle entend « les cris, les craquements affreux, les explosions » (p. 16) et voit « en plissant un peu les yeux » (p. 16) les navires de la flotte française qu'elle énumère.

C'est dans ces endroits qui regorgent d'histoire qu'elle se sent très à l'aise pour se livrer à revivre les batailles dans son esprit.

C'est ici qu'elle ressent le besoin d'aller voir le lieu où Napoléon « avait débarqué après son exil à l'île d'Elbe. Je descendis de la voiture, prenais un air inspiré et concentré sur la corniche de Golfe-Juan » (p. 35). Ce sont les endroits élevés qui la transportent dans le passé et lui font revivre les batailles et l'histoire des personnages qu'elle apprécie : par exemple, Napoléon est un personnage historique qu'elle admire « au point de dormir parfois avec le portrait du jeune général sous l'oreiller » (p. 35).

Une fois présentés les traits de son caractère, sa mêmeté, découvrons l'ipséité au sein de laquelle se constitue l'identité narrative.

Les voyages sur la Côte d'Azur lui font découvrir que le français qu'elle parlait avec ses parents avait un accent différent ; c'est en écoutant parler ses parents sur une terrasse d'Antibes qu'elle se rend compte que leur français n'était pas bien parlé :

Ce n'était pas l'accent chantant du Midi [...]. Ce n'était pas l'accent parisien que j'avais appris à reconnaître en jouant sur la plage. C'était un accent vraiment différent, très martelé, sonore, roulant les « r » avec exagération. Parfois des mots grecs ou italiens apparaissaient dans les phrases, parfois une expression arabe. C'était bien la peine de rêver de la France et de lui appartenir par le cœur pour ensuite négliger de bien prononcer sa langue. Je décidai que je ne parlerai pas français à l'orientale. Pas moi (p. 36).

Elle éprouve ce sentiment de différence linguistique au contact avec l'Autre. Comme le signale Paul Ricœur (1990, pp. 13–14), c'est dans l'ipséité que s'instaure la dialectique avec l'altérité.

Cette distinction diatopique qu'elle perçoit ne la laisse pas indifférente et elle se propose de s'assimiler à la langue de l'Autre, qu'elle admire. Et elle y réussit : « Comme par miracle, à la reprise des classes cette année-là, tout le monde remarqua que j'avais un accent français, tout à fait français » (Cremisi, 2015, p. 36).

Ces années dorées de son enfance et de son adolescence changeront en 1956 après la crise du Canal de Suez. Au printemps 1956, elle part avec ses parents à Rome, où ils achètent un appartement. Cela marque le début de leur vie d'exilés.

Cette première prise de contact avec Rome est vue avec bienveillance et enthousiasme par la narratrice-auteure, qui nous présente la ville « dans l'effervescence naïve de l'après-guerre. C'était la capitale du cinéma, c'était la capitale des Américains libérateurs » (p. 48). L'image qu'elle transmet de Rome est celle d'une ville optimiste, à la mode, et qui veut vite oublier les blessures de la guerre, grâce aux stars du cinéma :

Le succès des deux rivales Gina Lollobrigida et Sophia Loren, qui enchaînaient film sur film, avait marqué la mode, les mœurs, la ville, le pays tout entier. Les filles avaient appris à décocher des regards obliques noirs et veloutés comme Gina, elles avaient des jupons qui se soulevaient sur de belles jambes fines et musclées comme Sophia. Quant aux garçons, Vittorio de Sica était leur modèle : un macho sentimental aux dents étincelantes (pp. 48–49).

Ce mimétisme des jeunes choque le regard de la narratrice-auteure, qui à l'époque était jeune aussi, et nous transmet l'image d'un pays gai et aux mœurs sociales en pleine évolution. Face à la sensualité des jeunes, à « la densité de Ginas et de Sophias en robes décolletées, souriantes et aiguicheuses » (p. 49), la présence constante de prêtres et de bonnes sœurs créait une atmosphère particulière. La narratrice instaure ici un dialogue entre la culture regardante et celle du pays regardé, à travers cette mise en scène aux teintes hyperboliques de l'étranger, de l'Autre⁷.

Ces premières vacances romaines se passent très bien, et ils rentrent en Égypte pour en repartir définitivement quelques jours avant que Nasser proclame la nationalisation du canal de Suez (le 26 juillet 1956). Pendant la traversée, son père leur annonce qu'il a trouvé du travail à Milan. C'est à ce moment-là que son père lui donne *Les sept piliers de la sagesse* de Lawrence d'Arabie.

La deuxième partie, « Fin de Matinée », présente les problèmes d'adaptation à cette nouvelle vie d'exilés, « dans une ville loin des bords de mer et au climat continental » (p. 71). La narratrice-auteure avait à cette époque dix-sept ans et demi et elle raconte comment elle doit se débrouiller pour trouver un lycée ; finalement, elle est acceptée chez les sœurs Marcelline. Elle y est très bien accueillie, « j'avais quitté l'Orient pour toujours, l'Occident m'ouvrait les bras » (p. 77). Elle suit un cours intensif d'italien ; l'adoption d'une nouvelle langue est le premier signe d'adaptation et marque une nouvelle évolution dans l'identité narrative de la protagoniste qui voit évoluer son ipséité :

C'est avec l'acceptation, dans l'ensemble joyeuse, de ma nouvelle vie que commença la destruction plus ou moins consciente de l'ancienne. Les deux langues qui ne servaient désormais à rien et que personne ne parlait plus, l'arabe et le grec, s'évaporèrent en quelques semaines. [...] Toutes les références à l'Orient disparurent de mes conversations (pp. 81–82).

Cette deuxième partie a un rythme accéléré. C'est à Milan que la narratrice-auteure rencontre son premier amour, Thomas, le lecteur anglais de la fac. Elle

⁷ Cependant, un peu plus bas, elle compare la couleur de la ville de Rome avec celle des tableaux de Corot. « La couleur rose jaune des murs de Corot était la même qui baignait la ville cette année-là. Et l'agitation des Vespa n'en troublait pas la grande beauté » (p. 49). Cette comparaison garde en elle-même une grande idéalisation de la ville dans la mémoire de la narratrice-auteure, c'est seulement les Vespa à la mode qui nous indiquent que nous ne sommes plus au XIX^e siècle de Corot et qui nous présentent une société changeante.

trouve aussi son premier travail dans la rédaction d'un journal, et ensuite elle devient directrice d'une imprimerie, poste qu'elle occupe pendant quatre ans. Et c'est là qu'elle perd, d'abord, sa mère et, ensuite, son père. À la fin de cette deuxième partie, elle quitte son entreprise.

La troisième partie, « Après-midi », se présente comme un recommencement à zéro :

J'étais devenue celle que je n'aurais pas dû devenir. Jamais triomphante, toujours prudemment dissimulée ; jamais fière et directe, toujours un ton en dessous et slalomeuse ; jamais tranchante, souvent humble, parfois même douloureusement soumise. Mon impatience jugulée, mon tempérament entravé, mes rêves anesthésiés (p. 133).

Elle se marie et elle part avec Giacomo, son mari, à Paris, où on lui avait proposé un poste dans une maison d'édition.

À Paris, elle se rend compte qu'elle a des problèmes avec sa langue maternelle, le français, qui « paraissait sorti d'un réfrigérateur » (p. 149) et elle doit se mettre à jour. Mais ce qui est très important pour elle, c'est que c'est à Paris qu'elle prend conscience qu'elle est juive. Un intellectuel lui dit un jour : « Ah, vous, les Juifs d'Alexandrie, vous êtes le sel de la terre » (p. 152). C'est le regard que l'Autre porte sur elle qui lui fait découvrir un trait de sa mêmeté qu'elle ne connaissait pas, puisqu'elle avait été baptisée. On pourrait dire que la mêmeté entre ici en conflit avec l'ipséité qui découle du regard de l'Autre. De toute façon, à Paris, elle vit des années heureuses.

La fin de cette troisième partie, ainsi que la quatrième partie, sont marquées par un nouveau changement dans sa vie : Giacomo part travailler à Milan et elle partage sa vie entre Milan et Paris. « J'avais aimé les aéroports, les retours le soir chez nous, les bains chauds avant de se coucher » (p. 178). Finalement, le roman se termine avec un poème de Constantin Cavafis, *Depuis neuf heures*, sur la brièveté de la vie, qui constitue à lui seul la cinquième et dernière partie : « Neuf heures du soir ».

Dans les pages précédentes, nous avons pu voir que le voyage est au cœur de l'identité narrative de la protagoniste, d'un côté, c'est l'essence de sa mêmeté et, de l'autre, il favorise l'évolution de son ipséité grâce au contact avec l'Autre qui se produit inévitablement au cours des voyages. Or, l'identité narrative de la protagoniste se construit également dans le déplacement spatial qui revêt dans *La Triomphante* le triple schéma proposé par Xénophon, comme il a déjà été annoncé. En ce sens, le mouvement le plus présent ici est constitué par la parabase, par ces déplacements en voiture en longeant la côte pour aller sur la baie d'Aboukir pendant l'enfance de la protagoniste et qui font partie de sa mêmeté :

S'impose à moi une image de ce bonheur-là. Mon lieu de promenade préféré, on y allait en voiture. Je dirais vingt ou trente kilomètres par une route qui côtoyait la voie du vieux tramway

au départ de la gare de Ramleh et filait vers Rosette. Le train des pauvres. Nous c'était en Chevrolet. Tout de même dans mon souvenir c'était long : charrettes, chiens, enfants, paniers de légumes (p. 13).

Nous avons parlé aussi de ses voyages vers le nord, en été, avec sa mère, dans le sud de la France. Ces voyages sont suivis de parabases, car ils entraînent aussi des déplacements en voiture en longeant la Côte d'Azur : Antibes, le Cap, Juan-les-Pins ou Golfe-Juan sont les endroits visités et dans lesquels la narratrice-auteure éprouve le bonheur de vivre une vie douce et paisible :

Les matins d'été à Antibes étaient glorieux. On s'habillait vite et on avait le choix pour la journée : Antibes, ou le Cap, ou Juan-les-Pins. Cette dernière destination était ma préférée ; on prenait la route, à l'époque étroite et bordée de fleurs et d'arbres parfumés, qui enjambait l'isthme : le Chemin des Sables. Des sensations de bonheur et d'apaisement m'envahissaient. En sandales, le nez en l'air, parfois en chantant, on arrivait sur des plages déjà très civilisées, mais pas encore tapageuses (p. 34).

La mémoire de ces souvenirs opère un processus de mythification de ce cadre spatial qui n'était pas le sien. La Côte d'Azur devient ainsi un espace de rêve, mythique, un *locus amoenus*.

Un récit sommaire résume cette habitude du voyage chez sa famille :

De toute façon, il m'apparut assez tôt, disons vers neuf dix ans, que nous appartenions à une société qui parlait français, habitait dans des immeubles vaguement haussmanniens ou franchement Art déco, aimait la France de manière exagérée et obsessionnelle. Cette société passait son temps à prendre le bateau, aller « en Europe », vaquer à des occupations plus ou moins poétiques, et revenir au port d'Alexandrie en automne (pp. 20–21).

Ce récit itératif met en évidence la fréquence des voyages en bateau de cette famille aisée qui allait en bateau vers la rive nord de la Méditerranée.

Dans le récit, la catabase s'installe aussi à propos du Canal de Suez : elle nous dit qu'un jour d'été elle trouve chez un brocanteur à Avignon une carte postale qui représentait l'immeuble de la Compagnie du Canal à Port-Saïd. Elle avait été écrite le 9 février 1914 par une femme d'Albi, Léo, qui s'adressait à sa famille avant de partir vers l'exil, pendant que le bateau s'était arrêté à Port-Saïd pour « faire du charbon » (p. 27). La narratrice se demande « pourquoi Léo passait le Canal pour la deuxième fois, [...] quelle était sa destination : Djibouti, La Réunion, l'Indochine peut-être ? » (p. 28). Ce petit fragment sur le voyage de cette femme qui va descendre le Canal est un récit de voyage en abîme qui représente, d'un côté, le voyage de la rive nord de la Méditerranée vers la rive sud – elle avait peut-être pris le bateau à Marseille ou à Toulon –, c'est le mouvement contraire du voyage que fera la protagoniste et sa famille vers le chemin de l'exil, et de l'autre, la catabase pour atteindre la Mer Rouge et ensuite une destination non annoncée.

Dans le chapitre suivant, la protagoniste parle des voyages d'été en bateau vers Naples, Gênes, Marseille. Ce sont des voyages vers le nord de la Méditerranée. Au printemps 1956 ils font encore une autre traversée de la Méditerranée pour aller à Rome. Dans tous ces déplacements, nous observons le double mouvement d'anabase, en ce sens qu'ils arrivent au port et vont vers l'intérieur du pays, et la parabase qui est marquée par les déplacements sur la côte :

une charmante Fiat Seicento vert olive qui nous servait à explorer les alentours ; particulièrement les plages. Fregene et Ostia, très différentes l'une de l'autre, étaient à l'époque les plus courues ; et nous les fréquentions alternativement (pp. 54–55).

Après, en juillet 1956, ils quitteraient définitivement l'Égypte, un peu avant la nationalisation du canal de Suez : « Ce fut notre dernière traversée » (p. 59). Le deuxième jour de navigation son père leur annonce qu'il a trouvé du travail à Milan.

Même pendant les traversées d'été, les plus tranquilles, la mer Égée pouvait se révéler agitée. Nous aimions cela, mon père et moi, on regardait sans se lasser les vagues se former, l'écume blanchir la mer (pp. 60–61).

Finalement, la catabase est aussi présente au sens métaphorique dans le voyage que la protagoniste fait avec son mari à Alexandrie et représente la descente vers les origines. La contemplation de la baie d'Aboukir la décoït :

Le troisième jour nous prîmes une voiture pour aller à Aboukir qui me sembla étonnamment proche d'Alexandrie ; j'espérais être un bon guide, mais je ne trouvai aucun repère connu. Le pourtour de la baie avait été bétonné, le vent soulevait des papiers sales et du plastique déchiqueté, la plage était une désolation, la mer semblait huileuse (pp. 165–166).

Elle en repart sans vouloir s'attacher à sa jeunesse.

3. Conclusion

L'analyse de l'identité narrative nous a permis de découvrir que dans *La Triomphante* la mêmeté de la protagoniste s'identifie au voyage ; son *imagination portuaire* mène son *navire* du sud au nord de la Méditerranée dans des voyages réels, tout au long desquels son ipséité changeante se forge dans le choc avec l'altérité et dans son désir de s'adapter au changement. D'autre part, les concepts d'anabase, parabase et catabase nous ont aidée à faire le lien entre l'identité narrative et les déplacements spatiaux sur les deux rives de la Méditerranée et à constater en même temps que le sens du voyage dévoile toujours un état d'âme ; l'anabase répond à une projection vers l'avenir, la parabase, au désir de découverte, et la catabase, à la descente vers les origines et au pessimisme.

Références

Cremisi, T. (2015). *La Triomphante*. Paris: Folio Gallimard.

Jenofonte, (1999). *Anábasis*, édition et traduction de Carlos Varias. Madrid: Cátedra Letras Universales.

La Triomphante de Teresa Cremisi. Retrieved November 19, 2022, from <https://www.radiofrance.fr/franceinfo/podcasts/le-livre-du-jour/teresa-cremisi-la-triomphante-7711601>.

Leyris, R. (2015). *Autoportrait de l'éditrice en exilée acclimatée*. Retrieved November 21, 2022, from, https://www.lemonde.fr/livres/article/2015/05/28/autoportrait-de-l-editrice-en-exilee-acclimatee_4642364_3260.html.

Ricœur, P. (1985). *Temps et récit III. Le temps raconté*. Paris: Éditions du Seuil.

Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Éditions du Seuil.

Trésor de la Langue Française. Retrieved January 26, 2022, from <http://atilf.atilf.fr>.

